

La  
Semaine Religieuse

DE  
Québec

VOL. XXI

Québec, 24 avril 1909

No 37

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 577. — Les Quarante-Heures de la semaine, 577. — Nominations ecclésiastiques, 578. — Le concile plénier du Canada, 578. — Service anniversaire, 578. — Lettre d'Abyssinie, 578. — Feu la Rév. Mère M. de Saint-Denis, du Bon-Pasteur de Québec, 580. — Petites notes de voyage, 581. — Sur l'origine de la lampe du Saint Sacrement, 583. — Une première communion à cinq ans, 585. — Bilan géographique de l'année 1908, 585. — Bibliographie, 590.

Calendrier

— o —

25 DIM.	r	II après Pâques. S. Marc, Evang., <i>dbl. 2 cl.</i> Procession et Messe des Rogations en <i>violet</i> , là même où il n'y a qu'une messe chantée. <i>Kyr.</i> des fêtes. S'il n'y a qu'une messe, la deuxième oraison sera de S. Marc, la 3e, du dim., la 4e, de <i>mandato</i> . Sans <i>Gloria</i> , ni <i>Credo</i> . Préf. du Temps pascal, ton ferial, <i>Benedic. Dno.</i> Ev. <i>In principio</i> . S'il y a deux messes, à celle des Rogations on ne fait pas mém. de S. Marc, ni à celle de S. Marc mém. des Rog.	
26 Lundi	tr	SS. Clet et Marcellin, papes et martyrs.	S'il y a 2 grd'messes, à celle de S. Marc, <i>Kyr.</i>
27 Mardi	b	N.-D. du Bon-Conseil, <i>dbl. maj.</i>	2 cl. sans mém. des Rog.
28 Merc.	b	S. Paul de la Croix, confesseur.	Aux II Vêp. de S. Marc, mém. des suiv.
29 Jeudi	r	S. Pierre, martyr.	et du dim.
30 Vend.	b	Ste Catherine de Sienne, vierge.	
1 <sup>er</sup> Samd.	r	SS. Philippe et Jacques, apôtres, 2 cl.	

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

26 avril, Ancienne-Lorette. — 28, Eglise Notre-Dame-des-Victoires, Québec. — 30, Monastère des Ursulines, Québec.

### Nominations ecclésiastiques

— o —

Par décision de S. G. Monseigneur l'Archevêque, ont été nommés :

M. l'abbé L. Picher, curé de Saint-Léonard (Portneuf);

M. l'abbé E. Giroux, curé de Laval (Montmorency).

### Le concile plénier du Canada

— o —

S. G. Mgr l'Archevêque, parti lundi matin pour Ottawa, est revenu à Québec mercredi soir. Mgr Têtu, procureur de l'Archevêché, accompagnait Sa Grandeur dans ce voyage.

On sait que, mardi, le 20, s'est tenue à Ottawa une réunion de tous les archevêques du Canada, préparatoire au prochain concile.

Comme les quotidiens l'ont abondamment annoncé, — même avant qu'aucune décision n'ait été prise à ce sujet —, le Concile plénier se tiendra, à Québec, au mois de septembre. Il s'ouvrira le 17 de ce mois.

### Service anniversaire

— o —

Lundi matin, à la Basilique, a eu lieu le service anniversaire pour feu S. Em. le cardinal Taschereau. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque a officié pontificalement, assisté par Mgr Marois, vicaire général, et MM. les abbés N. Gariépy et B.-P. Garneau.

### Lettre d'Abyssinie

— o —

Harar, 6 mars 1909.

Cher monsieur,

Voilà près de trois semaines que la *Nouvelle-France* et votre lettre sont venues me trouver sur le plateau de Harar, et je ne vous ai pas encore remercié! Ce long silence vous indique combien ma vie est occupée. Je ne me possède pas. Mille petits travaux, mille occupations diverses

me ravissent toutes les heures de la journée, et me condamnent à passer pour ingrat ou indifférent auprès des amis les plus bienveillants.

Et cependant comme j'étais pressé de vous dire la joie intime que m'avaient apportées ces quelques feuilles envolées du sol canadien ! Avez-vous lu, dans quelque histoire d'exilé, l'effet merveilleux qui ne manquent pas de produire ces quelques miettes de pain envoyées de la maison paternelle ? Ce pain de « chez nous » a pour le pauvre exilé une douceur que rien de ce qui l'entoure ne peut lui donner. Cette douceur, je l'ai goûtée en lisant votre lettre et les pages de la *Nouvelle-France*. Que Dieu lui-même bénisse votre délicate charité et votre souvenir fidèle ! Chaque mois il m'arrivera quelques bouffées de la brise canadienne ; elle aura pour moi une douceur toute particulière.

Savez-vous que le numéro de janvier aura éprouvé de curieuses impressions. Il doit être parti de Québec vers le 15 janvier. Ce jour-là, je m'imagine bien que la température ne devait pas être très douce sur les bords du Saint-Laurent. A Harar, le thermomètre marquait 30 degrés centigrades, ou 86 degrés Far. La différence est assez sensible.

J'ai eu très peu de peine à m'adapter à un milieu si nouveau pour moi. J'aurais pu craindre que quinze années passées au Canada me rendissent plus dangereux le soleil d'Afrique ; il n'en a rien été. L'acclimatation est faite, ou à peu près. Cela ne veut pas dire qu'aucun danger n'existe ; même les vieux missionnaires sont toujours sur le qui-vive ; et ils sont pris tout comme les jeunes et les inexpérimentés. C'est la vie du missionnaire ; il est venu dans ces climats brûlants pour sauver des âmes ; parfois il doit les racheter au prix de son sang : il aurait mauvaise grâce à se plaindre ; du reste il ne songe pas à le faire.

Vous le comprenez, ce n'est pas tout de m'acclimater, il faut pouvoir me faire comprendre des indigènes. Dans toutes les missions, c'est la grande difficulté du missionnaire : l'apprentissage de la langue. Ici il faut dire : l'apprentissage des langues. Notre vicariat apostolique renferme les races et les tribus les plus diverses ; on y parle au moins une douzaine de langues très différentes les unes des autres. A la

rigueur une langue pourrait suffire, à condition de borner son ministère à un coin du territoire ; mais nous ne sommes pas libres de nous limiter ainsi ; il faut que nous soyons prêts à nous transporter d'un lieu à un autre. — Je me suis mis de tout cœur à cette étude, commençant par la langue la plus facile et la plus répandue ; l'oromo. Après cela, j'attaquerai l'amhara, qui est pour ainsi dire la langue impériale.

Je suis contraint de me borner pour cette fois. L'heure du courrier est venue, et je ne veux pas retarder cette lettre d'une semaine ; j'ai déjà trop attendu.

Du reste, une seconde lettre ne tardera pas à suivre celle-ci. Elle sera plus étendue ; je tâcherai de vous parler de notre mission, qui est en train de devenir une mission canadienne. — Sur vingt-deux prêtres missionnaires que compte notre vicariat apostolique, nous sommes sept, presque le tiers, qui avons fait nos études, en tout ou en partie, sur les bords de l'Ottawa.

J'ai lu avec grand plaisir l'article de M. Huard sur les insectes ; je l'ai même lu à mes élèves. Je suis attaché au grand séminaire comme professeur de philosophie, d'histoire ecclésiastique, de sciences, etc . . .

Votre bien humble et bien dévoué

Fr. Pascal,  
*miss. ap. capucin.*

—♦♦♦—

**Feu la Rév. Mère M. de Saint-Denis  
du Bon-Pasteur de Québec**

— o —

Samedi, le 17 avril, avaient lieu, dans la chapelle du Bon-Pasteur, les humbles funérailles de la Mère Marie de Saint-Denis (Marie Lacroix), maîtresse des Novices et 3<sup>me</sup> conseillère générale de la Congrégation. Le service a été chanté par l'un des frères de la défunte, M. l'abbé O.-P. Lacroix, curé à Cochrane, Mass., U. S. — Etaient présents au chœur : Mgr C.-O. Gagnon, aumônier de l'Hospice Saint-Charles, le R. P. Ths Couet, dominicain, MM. les abbés E. Généreux, du Collège de Lévis, Ph. Fillion, du Séminaire de Québec, et J.-E. Laberge, aumônier du Bon-Pasteur.

La Mère Marie de Saint-Denis laisse de profonds regrets dans la Communauté, où elle a été pendant trente-six ans un modèle des plus aimables vertus. Dans les charges importantes qu'elle a remplies, comme assistante générale et supérieure de la Maison-Mère, supérieure de l'Hospice Saint-Charles et maîtresse des Novices, elle fut toujours à la hauteur de sa position, digne de vénération et d'estime générale.

---

Petites notes de voyage

(Suite.)

— o —

A NEW-YORK, réception toute fraternelle chez les RR. PP. du Saint-Sacrement, qui ont charge de l'église canadienne Saint-Jean-Baptiste, et dont le Père A. Letellier est le supérieur. Ces religieux ont là un ministère extrêmement laborieux, surtout chez les catholiques de langue anglaise. Quant aux Canadiens-Français, leur nombre ne paraît pas avoir augmenté à New-York, où ils sont d'ailleurs si dispersés qu'ils ne peuvent à eux seuls former une congrégation beaucoup considérable.

L'adoration quotidienne du Saint Sacrement et la dévotion à sainte Anne sont les deux grandes œuvres new-yorkaises des PP. du Saint-Sacrement. Tout auprès de l'église est un grand collège d'instruction primaire, dirigé par les Maristes.

L'église et le couvent des Pères semblent bien insuffisants pour les besoins actuels, et tout indique qu'ils seront à brève échéance remplacés par des édifices beaucoup plus vastes.

Cette maison du Saint-Sacrement, comme celle de Montréal pour le Canada, est le centre de l'Association des Prêtres Adorateurs pour les États-Unis, dont le directeur général est le Rév. P. Poirier, l'un de nos anciens missionnaires agricoles. Comme à Montréal aussi, on y publie deux revues mensuelles, l'une, dite *Emmanuel*, destinée aux prêtres adorateurs, et l'autre, *The Sentinel of the Blessed Sacrament*, à l'intention des fidèles.

Comme dans toutes les églises de l'Institut, il y a aussi chaque jour, à celle de Saint-Jean-Baptiste, des offices publics auxquels on donne beaucoup de solennité.

— Il est bien connu que New-York est l'une des villes qui comptent le plus de Juifs. Deux faits m'ont pour ainsi dire fait toucher du doigt la puissance juive à New-York.

En plus d'un endroit de la ville, on remarque que l'on affiche des avis publics rédigés non seulement en anglais, mais aussi en langue hébraïque !

Toutes les écoles publiques de la ville étaient fermées pour la semaine à cause de la célébration de la pâques juive, qui retenait dans les familles le plus grand nombre des enfants !

— Puisque voilà le chapitre des enfants qui se présente, je dirai qu'en aucune ville je n'ai vu un pareil nombre d'enfants. A part les rues à grande circulation, ils pullulent dans toutes les autres et en font le théâtre de leurs jeux.

Il serait bien exagéré de dire que FALL-RIVER est une belle ville. De fait, personne n'a jamais beaucoup pressé les touristes d'aller y faire un séjour. Elle est toute bâtie en bois, sur un même modèle, peu artistique, et d'une teinte uniforme. Dans un seul quartier, on trouve des résidences qui ont un certain cachet. La ville est assez étendue puisque la population dépasse les cent mille et que les maisons, généralement d'un ou deux étages, sont souvent distantes les unes des autres.

Les vastes fabriques de coton se voient un peu partout. L'hôtel de ville est un édifice assez remarquable.

Fall-River est l'une des villes les plus canadiennes-françaises des Etats-Unis. Vous pouvez, un peu partout dans les rues, demander en français les renseignements dont vous avez besoin, et avec chance d'être compris.

Nos compatriotes ont là plusieurs paroisses, où les choses se passent beaucoup comme chez nous. L'un de nos prêtres québécois, M. l'abbé Th. Giguère, y a fondé la paroisse dont il a la charge, et qu'il a nommée Saint-Roch, en souvenir de sa paroisse natale de Saint-Roch de Québec. Les églises de Sainte-Anne et de Notre-Dame de Lourdes sont de véritables monuments, en des genres très différents.

Les RR. PP. Dominicains sont à la tête de la paroisse de Sainte-Anne. Leur presbytère ou couvent est, lui aussi, un monument remarquable.

L'église de Notre-Dame est d'un corinthien très pur et très

orné, et contient des fresques fort belles. Cet édifice est très vaste, pas assez pourtant pour contenir à la fois tous les enfants de la paroisse. Il est vrai qu'il ne contient qu'une nef, sans galeries.

Grands collège et orphelinat : tout cela bien français.

Mgr Prévost s'est construit là un presbytère très beau et assez grand pour lui permettre d'exercer l'hospitalité comme il l'aime, généreuse, délicate, illimitée. En fait, c'est là qu'est le centre national de toute la région, comme la maison paternelle de tout le clergé canadien-français des alentours. J'ai vu là, comme en deux autres presbytères de la ville, des réunions sacerdotales comme nous en avons en notre pays, aussi pleines d'esprit ecclésiastique, de vraie fraternité, de saine gaieté.

Au presbytère de Notre-Dame, j'ai revu mes deux vénérables amis, M. l'abbé A. Casgrain, cousin de l'ancien curé de l'Ange-Gardien, et M. l'abbé B. Bernier, ancien aumônier du Bon-Pasteur de Québec : l'un et l'autre toujours jeunes sous la neige des années.

— Eh bien, tout ce que j'ai vu à Fall-River, et qui est ce qu'on voit en tant de centres de la Nouvelle-Angleterre ; toutes ces œuvres accomplies par des compatriotes si attachés à la foi et à la tradition des aïeux, sous l'impulsion d'un admirable clergé : tout cela est beau, consolant, réconfortant. Et pourtant, je n'y puis seulement penser sans éprouver un déchirement de cœur. Car tout cela représente des forces perdues pour notre groupement principal ; notre nationalité ; tout cela, pour être sûr de durer, devrait être de ce côté de la frontière plutôt que de l'autre . . .

H.



### Sur l'origine de la lampe du Saint Sacrement (1)



«L'affirmation est parfaitement erronée, basée sur un rapprochement purement superficiel en raison de la perpétuité du feu sacré des vestales et de celle de la lampe du Saint Sacre-

---

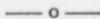
(1) Cet article de la *Revue du Clergé français*, 1er février 1909, est une réponse à M. Jules Payot qui, dans sa *Morale à l'école*, a écrit : « Les veilleuses qui brûlent dans les églises sont un vestige du respect du feu, que les vestales étaient argées d'entretenir, et de la peur d'en manquer. »

ment. Mais la réalité est toute autre. Le feu sacré des vestales était lui-même l'objet d'un culte ; la lampe du Saint Sacrement est un signe de culte dont l'objet est l'Eucharistie. De plus, et la différence est grave, ce n'est pas comme feu, mais comme lumière, que la lampe brûle sans cesse devant le tabernacle. L'usage d'un luminaire quelconque pendant les actes solennels de la liturgie remonte à la plus haute antiquité ; mais la lumière ainsi employée n'était pas l'objet du culte, et surtout l'idée de perpétuité en était bien absente, puisque le luminaire ne servait que pendant les cérémonies liturgiques. Quant à la lampe du Saint Sacrement, il est facile d'en assigner la raison ; c'est une continuation atténuée du culte eucharistique rendu à Notre-Seigneur perpétuellement présent au tabernacle. La perpétuité de la lumière a pour cause et pour raison évidente la perpétuité de la présence réelle. On se préoccupe si peu de la lampe pour elle-même, que, lorsque le Saint Sacrement n'est pas présent dans le tabernacle, on éteint la lampe, sans aucun souci « du respect du feu et de la crainte d'en manquer. » Au surplus, entre l'époque où les vestales entretenaient le feu sacré et celle, où l'on commença à maintenir une lampe toujours allumée devant le Saint Sacrement, il s'est écoulé trop de siècles pour qu'on puisse raisonnablement supposer une survivance du « respect » populaire du feu. Dans son étude sur l'Eucharistie et le saint Graal, le P. Thurston signale les débuts de cette discipline au XIII<sup>e</sup> siècle seulement.

« M. Payot a donc confondu : feu et lumière ; feu entretenu pour lui-même et luminaire servant au culte ; et autres choses encore. »



### Une première communion à cinq ans



Une petite Napolitaine de trois ans brûlait du désir de recevoir Jésus dès qu'elle connut sa présence dans l'Eucharistie.

Elle ne pouvait rencontrer un prêtre sans le supplier de lui donner la sainte Communion.

On la conduisit à saint Alphonse de Liguori. Alors il se mit à interroger l'enfant sur les vérités de la foi et, la trouvant

très instruite, il lui dit de prier Dieu pour les pauvres pécheurs, surtout pendant le *saint Sacrifice, après l'élévation*. En ce moment elle devait conjurer le Père éternel pour l'amour de Jésus-Christ de pardonner aux pauvres pécheurs ! Il lui permit de communier à cinq ans, et dit à un de ses religieux : « Oh ! qu'il vaut mieux donner la communion à cet ange, qu'à tant de chrétiens dont le cœur est plein d'iniquités ».

---

### Bilan géographique de l'année 1908

PAR LE F. ALEXIS-M. G.

— o —

EUROPE

(Suite.)

PORTUGAL. (Roi, *Manuel II*). — Un attentat monstrueux a jeté la consternation en Portugal et dans le monde honnête. Le 5 février, les membres de la famille royale rentraient de la foire de Villaviciosa à Lisbonne, lorsque, arrivés près du palais, leur voiture fut assaillie par des conjurés, qui déchargèrent sur les princes des carabines à répétition. Le roi *Carlos* et le prince héritier Louis, âgé de 21 ans, furent atteints mortellement, et l'Infant Manuel, blessé au bras, tandis que la courageuse reine Marie-Amélie se dressait pour les protéger.

Le dictateur Franco, qui possédait la confiance du roi, se reconnaissant l'objet de la haine des révolutionnaires et de la franc-maçonnerie, démissionna pour faire place à un ministère de concentration nationale. Celui-ci put faire reconnaître immédiatement comme successeur le jeune prince *Manuel*, âgé de 18 ans.

Le roi Carlos, né à Lisbonne en 1863, n'avait que 45 ans ; il était bon, d'esprit cultivé, ami des arts et des sciences, et jouissait d'une grande popularité. Ses obsèques ont été solennisées au milieu d'un grand concours de peuple et d'une délégation des cours étrangères.

Les débuts du nouveau règne ont été heureux, et le jeune roi a su conquérir au parlement et dans le pays la sympathie générale. Nonobstant des prévisions contraires, les dernières élections ont été un succès pour la cause royaliste.

On sait que pendant un siècle la franc-maçonnerie fut toute-puissante en Portugal ; elle supprima les ordres religieux, et sut même s'emparer de l'éducation du jeune clergé dans les séminaires, d'où sont sortis des prêtres indignes de leurs hautes fonctions. — De concert avec dom Carlos et la pieuse reine Amélie, le pape Léon XIII parvint à améliorer la situation, tout d'abord en choisissant pour archevêque de Lisbonne Mgr Netto, évêque franciscain missionnaire en Afrique, qu'il créa cardinal. Celui-ci sut agir avec douceur et fermeté pour la réforme du clergé et du service paroissial.

ESPAGNE. (Roi, *Alfonso XIII*). — Le conseil supérieur de guerre et marine espagnol vient de décider que désormais la Vierge del Pilar, vénérée à Saragosse et d'ailleurs but de pèlerinage national, aura droit aux honneurs dus aux capitaines généraux. C'est d'un bon exemple pour les pays catholiques voisins.

L'Espagne atteint aujourd'hui ses 20 millions d'habitants, soit 40 par km<sup>2</sup>. Ce n'est pas trop, c'est même trop peu pour un pays qui pourrait en nourrir le double, si l'agriculture ne laissait la moitié du sol en friche, et si le travail industriel était plus en honneur. Aussi, des provinces fertiles, telles que la belle Andalousie, fournissent des émigrants en grand nombre (70 000 par an, en moyenne), pour des pays même lointains. On en a vu 4000 partir pour les îles Hawaii, où ils n'ont trouvé que la misère. Le gouvernement cherche cependant à les diriger de préférence vers le Maroc, où il voudrait implanter des colons, et vers les républiques espagnoles de l'Amérique, où ils retrouvent leurs congénères.

L'Espagne est un pays *minier*, qui, par là même, devrait être métallurgiste, car la houille n'y manque pas ; mais les minerais vont à l'étranger, en Angleterre et en Belgique notamment. On compte 2200 mines de fer, de houille, de cuivre (Rio Tinto), de plomb (Linarès), de zinc (Oviédo), de mercure (Almaden), exploitées dans les provinces du nord et du sud, où elles occupent 260 000 hectares du sous-sol.

ROME. — *Tu es Petrus ! Ad multos annos ! Vive Pie X !* tels sont les cris mille fois répétés par les foules qui, dans tout le monde catholique, ont célébré, cette année, le jubilé du cinquantenaire sacerdotal du Saint-Père.

Né à Rièze en 1835, Joseph Sarto fut ordonné prêtre en 1858, et successivement nommé vicaire à Tombolo, la même année, curé de Salzano en 1867, chanoine de la cathédrale de Trévis en 1876, évêque de Mantoue en 1883, cardinal-patriarche de Venise en 1893, enfin élu pape le 4 août 1903.

La journée du 16 novembre a été surtout triomphale à Rome. Le Souverain Pontife y célébra à Saint-Pierre la grand'messe solennelle, en présence de 28 cardinaux, 280 évêques ou archevêques, de nombreux prélats mitrés, de missions spéciales envoyées par les souverains et chefs d'Etat étrangers, même non catholiques, du corps diplomatique, où ne manquait que le représentant de la France, des dignitaires des Ordres religieux, du patriciat romain, des gardes-nobles, de plusieurs princes de la cour de Saxe, de Russie, etc. 50 000 personnes, réunies dans l'enceinte de la Basilique, acclamèrent Pie X lorsque, porté sur la *sedes gestatoria*, il traversa les rangs pressés pour bénir la foule enthousiasmée.

En présence de ces manifestations universelles, si souvent renouvelées sous les pontificats de Pie IX, de Léon XIII et de Pie X, les plus incrédules sont bien forcés d'avouer que vraiment la Papauté, qui a tant d'ennemis acharnés à sa destruction, est plus vivante que jamais, et qu'elle représente dans le monde la plus haute autorité morale et religieuse, qu'elle tient nécessairement d'une origine plus qu'humaine, c'est-à-dire de Dieu lui-même, son fondateur et conservateur tout-puissant.

Et c'est du fond de sa prison du Vatican que Pie X, comme ses prédécesseurs, sait attirer les foules pour les bénir ; c'est de là qu'il commande le respect aux puissances terrestres, aussi bien que la soumission aux autorités religieuses. Pauvre et proscrit lui-même, il a su encourager notamment les congréganistes de France à accepter l'exil, et le clergé à embrasser la pauvreté, en attendant des jours meilleurs.

Et pour marquer la valeur des décisions du Saint-Siège, Pie X vient d'ordonner la création d'un *Bulletin officiel*, où seront promulgués tous les actes, lois et décrets, émanant de la cour Romaine.

Dans une Exposition organisée au Palais du Vatican, on avait réuni d'innombrables cadeaux envoyés au Saint-Père de tous les diocèses du monde : calices d'or et d'argent, chande-

liers et ornements d'autels, chasubles et mille autres objets pieux.

ITALIE. (Roi, *Vittorio Emanuele III*). — La politique a été assez occupée d'abord au printemps par un conflit avec la Turquie, dans une question de bureaux de poste que l'Italie demandait à établir dans les grandes villes turques. Déjà une division de l'escadre italienne ayant à bord 5000 hommes était partie pour prendre en gage l'une des îles de la mer Egée. D'autres cuirassés devaient bloquer les côtes de l'Albanie et celles de la Tripolitaine, dont la possession est naturellement dans les convoitises de l'Italie. Mais ces mouvements guerriers ont alarmé la Sublime Porte, qui, comme d'ordinaire, a donné tardivement satisfaction aux demandes italiennes.

En automne, c'est l'annexion de la Bosnie par l'Autriche qui a causé la mauvaise humeur de la Chambre. Celle-ci a reproché au gouvernement de ne s'être pas opposé à cette mesure, dont le résultat est de fortifier l'empire dans le voisinage des frontières italiennes, sans que l'Italie eût pu trouver une compensation dans l'annexion de l'Albanie.

Le socialisme, dirigé par ses meneurs habituels, a conduit à une situation agricole inquiétante. Dans beaucoup de contrées, les grèves ont laissé les champs en friche, les récoltes se sont perdues, le bétail errait çà et là, et la misère fut générale. Cette fois, ce sont les régions du nord : la Lombardie, le Piémont, la Romagne, qui souffrent le plus de cet état d'anarchie économique. A Parme, il y a eu guerre civile.

Les paysans italiens n'ont plus même la ressource de l'émigration, car des 700 000 individus partis pour l'Amérique l'an dernier, les deux tiers ont dû rapatrier, ruinés et désillusionnés. D'autres les ont remplacés, mais en bien moindre nombre.

Les *volcans italiens* ont encore fait parler d'eux cette année. Le 25 mai, à la suite d'une forte secousse, un nouveau cratère s'est ouvert, lançant une haute colonne de fumée noire, mêlée de cendres et de pierres qui éclataient en l'air. — Le Vésuve a craché dans sa dernière éruption plus de 5 000 tonnes de laves et de roches; des blocs de 500 kg ont été lancés à plus de 400 mètres de hauteur! Et la science est encore incécise sur la cause même du volcanisme!

BALKANIE. — La péninsule balkanique finit l'année dans un

état général d'agitation grave pour la paix européenne. C'est une nouvelle phase de l'éternelle « Question d'Orient ».

Les massacres de MACÉDOINE, que n'avait pu arrêter la police exercée par les contingents français et russes, avaient porté les puissances protectrices et même le parti des « Jeunes-Turcs » à proposer une sorte d'autonomie de la province. A Salonique, à Monastir, à Okhrida, il y eut soulèvement contre les autorités ottomanes. Le mouvement s'étendit bientôt jusqu'à Constantinople, où les Jeunes-Turcs réclamèrent le renvoi des ministres et le rétablissement de la Constitution, octroyée en 1876, et qui n'avait reçu alors qu'un semblant d'application.

TURQUIE. — Le sultan *Abdul Hamid*, à court d'argent pour payer les troupes mutinées et les fonctionnaires affamés, se vit obligé de céder. En juillet, d'une fenêtre du palais, il harangua la foule et, par le manifeste « hat hounayou » du 1er août, il renouvela la CONSTITUTION, en présence des ambassadeurs des puissances, qui lui adressèrent leurs félicitations.

Cette constitution octroie l'égalité de tous les sujets ottomans, sans distinction de race ni de religion ; l'inviolabilité du domicile ; la liberté de la presse et de l'enseignement, la responsabilité des ministres et fonctionnaires, la confection des lois et le vote des impôts par un Parlement électif, etc. — Bref l'allégresse est générale dans le pays, sauf sans doute parmi les Vieux-Musulmans et les Ulémas, qui saisiront peut-être une occasion de produire un choc de retour.

L'attitude de l'armée est à remarquer. Jusqu'ici, formée de soldats turcs, arabes et albanais franchement musulmans, elle avait été le plus ferme moyen d'oppression pour le Sultan. Cette fois, elle s'est montrée telle que chacun des hommes, officiers ou soldats, a dû jurer sur le Coran, et sur un revolver, fidélité à la Constitution d'abord, au Sultan ensuite.

En résumé, la Turquie, comme sa sœur musulmane la Perse, est devenue, bon gré mal gré, un Etat constitutionnel et représentatif, nonobstant sans doute l'esprit du Coran.

La question des *chemins de fer*, économique d'abord, a eu également de graves conséquences politiques. L'Autriche projetait de relier Serajévo à Mitrovitza pour arriver à Salonique et Constantinople, sans passer par la Serbie et la Bulgarie. — La Serbie et le Monténégro voulaient se relier

par une ligne de Nich à l'Adriatique, croisant la précédente à Mitrovitza. — La Bulgarie demandait à racheter à la Turquie la ligne orientale de Roumélie (Philippopoli.) — Ces projets souffraient de vives oppositions pour motif de concurrence.

(A suivre.)

---

### Bibliographie

---

— LEÇONS SUR L'ART DE PRÊCHER. *Lettres à un jeune vicaire*, par F. Mourret, directeur au Séminaire de Saint-Sulpice. 1 vol. in-8 de 450 pages. Prix, 5 francs. Bloud & Cie., 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI.) En vente chez tous les libraires.

Ce volume contient deux séries de lettres adressées à un jeune vicaire par un prêtre qui a exercé le saint ministère dans des milieux très divers.

Qu'est-ce qu'il faut prêcher ? C'est l'objet de la première série. Dans la seconde série l'auteur dit comment il faut prêcher.

L'ouvrage de Monsieur Mourret abonde de traits, d'exemples, de citations d'orateurs sacrés et profanes, de souvenirs personnels où l'on reconnaît bien l'homme d'œuvre, le professeur, l'aumônier et le directeur de séminaire.

Quelques appendices, la reproduction des lettres de quelques grands orateurs sur la manière de prêcher, une étude technique sur l'art de bien respirer, rendent l'œuvre très précieuse.

Nous conseillons au lecteur de lire tout particulièrement la lettre seconde de la première série, et nous attirons surtout son attention sur les dernières lignes où l'auteur, après avoir dit qu'il « reste encore en France trente mille chaires », ajoute : « Ah ! si chaque dimanche, de chacune de ces chaires chrétiennes, descendait une parole ardente et claire, vivante et correcte, simple et loyale, harmonieuse et convaincante, où l'âme la plus humble trouverait son aliment spirituel, et dont l'esprit le plus cultivé n'aurait jamais eu à s'offusquer, ne croyez-vous pas que l'Eglise, dont nous sommes les modestes ouvriers,

se préparerait de beaux jours sur la terre de France, pour le salut des âmes et la gloire de Dieu ? »

C'est à relire et à méditer, n'est-ce pas ? R. A.

— *La Franc-Maçonnerie contre la France*, par M. LOUIS RAMBAUD, brochure in-8°. Prix franco: 1 fr. LYON-PARIS: *Librairie catholique Emmanuel Vitte*.

Sous ce titre, la librairie Emmanuel Vitte vient d'éditer une très intéressante brochure de M. Louis Rambaud, qui est un véritable arsenal contre la Franc-Maçonnerie.

Par une démonstration abondante et irréfutable, l'auteur montre le rôle néfaste exercé par cette secte dans notre pays. Il démontre, tour à tour, la puissance de la Franc-Maçonnerie, qui est arrivée, peu à peu, à s'emparer de la direction de nos affaires publiques; le pouvoir occulte qu'elle fait subir à notre pays, pouvoir occulte qui se fait de plus en plus lourdement sentir et qui transforme notre République en un véritable Etat césarien; la part active prise par elle dans la politique française. Il développe, ensuite, le programme de la secte au point de vue social et au point de vue religieux: au point de vue social, évolution vers le collectivisme; au point de vue religieux, guerre acharnée contre le catholicisme. Il décrit, dans toutes ses phases, les diverses péripéties du combat mené par la Franc-Maçonnerie contre l'enseignement libre, et qui tend à substituer le monopole à la liberté d'enseignement. Dans son dernier chapitre, la Franc-Maçonnerie et la liberté, M. Louis Rambaud fait ressortir en termes émouvants l'antagonisme qui existe entre le programme de la secte et les idées de justice et de liberté, dont ses membres ne cessent de se réclamer à la face de la nation.

Tout cela est écrit avec la plus grande impartialité; il n'est pas une allégation qui ne soit immédiatement corroborée par des documents maçonniques officiels; après avoir lu cet ouvrage, il est impossible de conserver des doutes sur l'action néfaste exercée par la Franc-Maçonnerie en France.

Le classement méthodique des documents, joint à la clarté du style, fait de cet ouvrage une arme excellente contre la Franc-Maçonnerie, arme qui est à la portée de tous, et que nous ne saurions trop recommander aux groupements catholiques et antimaçonniques.

Nous concluons en disant que Mgr Petit, Prélat de la Maison de Sa Sainteté, et aumônier des cercles catholiques de Lyon, a bien voulu honorer l'auteur d'une lettre d'approbation.

(*Un critique de France.*)

— *Nicole.* — LE PRISME. — DES DÉFAUTS DES GENS DE BIEN. — DES MOYENS DE PROFITER DES MAUVAIS SERMONS. — PENSÉES SUR DIVERS SUJETS DE MORALE. — LETTRES CHOISIES. Introduction de HENRI BREMOND. 1 vol. in-12 de la collection *Science et Religion (Chefs-d'œuvre de littérature religieuse, No 524)*. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI.) En vente chez tous les libraires.

Nicole est pour nous, Français, le moraliste chrétien par excellence ; comme Amyot est le traducteur. A ce titre, il est unique. Les lettres françaises ne peuvent se passer de lui. Cependant on lit fort peu les « Essais de Morale ». Le recueil fort joliment présenté, où M. Bremond a réuni quelques pages plus particulièrement caractéristiques de cet écrivain trop négligé, sera donc une nouveauté très agréable pour la plupart des lecteurs. Ils ne manqueront pas d'admirer l'originalité, le charme paisible, — fait d'un certain mélange très rare de bonhomie, d'indulgence résignée, de charité chrétienne, — d'un écrivain que ceux-là seulement qui ne l'ont pas lu ont pu qualifier d'ennuyeux.

— LA FERVEUR. — Aux dames et aux jeunes filles, par M. l'abbé DE GIBERGUES, supérieur des Missionnaires diocésains de Paris. Un volume in-12... 1 fr. 50. *Librairie Vve Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15. Paris.*)

Une étude délicate et approfondie de la ferveur, de sa nature, de ses motifs et de ses avantages ; une critique très fine des fausses ferveurs ; une analyse toute pratique de la conduite à tenir dans la consolation et dans la sécheresse ; de précieux conseils sur la direction au confessionnal tel est le résumé de ce petit volume où l'auteur a mis à profit l'expérience des si nombreuses retraites qu'il a prêchées, et de sa longue carrière de missionnaire et de confesseur. Impossible de le lire sans aimer la ferveur et se sentir enflammé d'ardeur pour y parvenir. C'est une mine d'or pour les âmes pieuses et pour celles qui aspirent à le devenir.